

Nos héros ne connaissaient point cet ordre. S'ils l'avaient connu, les quarante bandits n'auraient plus revu leur chef.

Après quatre heures de retraite, les blancs perdirent de vue leurs ennemis, ces derniers avaient disparu et avaient repris, par une autre voie, la route qui menait au camp où se désespérait Catherine.

## XXI

## LA TOMBE D'UN HÉROS

— Que signifie cette attaque? demanda tout-à-coup Henri. Serait-elle une fausse manœuvre?

— Hem! grommela Criquet, fausse manœuvre?

— Ces hommes se sentent assurément de force à nous attaquer et à nous anéantir, pourquoi ont-ils abandonné la poursuite?

— C'est assez inquiétant, remarqua Paul.

— Nous le saurons avant peu, trop peu sans doute.

— Ils nous ont distraits de leur piste, reprit Henri; cela est manifeste. Ils savent que notre premier soin sera de revenir à notre première route. C'est donc une perte de temps qu'ils nous font subir. Ils est probable qu'ils établiront plusieurs traces afin de nous fourvoyer davantage. Ce ne serait en réalité qu'une avance qu'ils chercheraient à avoir sur nous. Je ne crois pas me tromper en ajoutant ceci : mademoiselle Catherine reste au camp sous une faible escorte pendant que le gros, la presque totalité de la bande, explore, c'est-à-dire dévaste les environs. Ils nous éloignent pour éviter une surprise. Cependant si Calao s'inquiète de notre trop prompte arrivée, quel motif l'empêche de se débarrasser de nous? Ce n'est ni la crainte de la justice, ni l'humanité, qui le font agir de la sorte. Je conclus : il nous conduira sur ses pas, sans qu'il lui en coûte de frais de garde et de nourriture, jusqu'au moment où il jugera bon de nous saisir ; nous allons donc droit à la mort, nous mourrons en braves.

— Je ne partage pas complètement votre manière de voir, lui répondit Paul. Je crois, moi, que notre vie assure celle de la pauvre victime.

— Comment cela? demanda Criquet.

— Ma sœur se tuerait, si elle apprenait notre mort.

— Mais elle vous croit sous les flots de la Méditerranée.

— Non ! elle ne se serait pas laissé traîner jusqu'ici si elle avait cette certitude. Catherine aime et elle est Russe.

— Eh bien ? fit Criquet.

— Sachez, mon ami, que la femme russe ne ressemble pas aux autres européennes. Chez elle l'amour c'est la vie. Par amour elle devient sublime ou féroce, divine ou terrible, héroïque ou infâme ; selon ce que son amour veut. Elle se donne tout entière, sans esprit de retour, ni espérance de réciprocité. Les cas de mort par amour sont communs en Russie. Catherine aime, ai-je dit ; le jour où elle aura la conviction que l'objet de son amour n'existe plus, elle se vengera et se tuera.

— Ah ! fit Criquet, elle si délicate, si douce, si blonde...

— Cela est, affirma von Ruff. L'amour de l'Espagnole est à celui de la femme Russe ce que le feu de paille est à un feu de bûcher. Cela vient de ce que...

— Permettez, interrompit Henri dont la pâleur faisait mal à voir ; mademoiselle Catherine ferait ce que dit son frère, je le crois. Il faut donc qu'elle ait l'assurance positive de notre présence sur ses pas. Comment arriver à ce résultat ?

— C'est de lui écrire et de mettre la lettre à la poste, dit Criquet.

— Criquet ! s'écria sévèrement Henri

— Dame, je ne vois pas d'autre moyen.

— Abstenez vous au moins de plaisanter, monsieur !

— Ah ! pardon, monsieur !

— O Calao, s'écria Henri, malheur à toi si tu tombes en mon pouvoir.

— Monsieur, hasarda Criquet, puis-je parler ?

— Oh ! Criquet, s'écria Henri, je vous ai blessé, veuillez...

— Je veux parler, dit précipitamment le loustic qui sentait son cœur s'amolir sous la menace des paroles affectueuses qu'allait prononcer Henri. Il continua tout d'un trait : Si, comme vous le pensez, mademoiselle Catherine vit parce qu'elle vous croit vivant, c'est donc qu'on lui a donné une preuve de votre existence.

— Cela peut être ! exclama Paul.

— En effet, remarqua Henri, le désespoir l'aurait tuée si elle s'était crue abandonnée de tous. Si elle n'est pas morte, c'est qu'elle espère.

— Donc on nous a montrés à elle de loin. Notre correspondance

est arrivée, non par la poste, mais par le télégraphe... aérien.

— Il finit toujours par avoir raison, le mauvais sujet, fit Henri souriant. Vous ne me garderez pas rancune, Criquet, de vous avoir monsieurisé.

— Au contraire.

— Au contraire ? vous ne voudriez pas que je vous disse tout simplement mon ami Criquet.

— Au contraire.

— Comment faire alors ?

— Le contraire.

— Je ne vous comprends plus.

— Ni moi non plus.

— Criquet a peur de se laisser attendrir, remarqua Paul.

— Au contraire.

— Messieurs ! s'écria von Ruff.

— Qu'y a-t-il ? demandèrent les trois amis.

— Que vois-je là-bas, sur le sable, ne sont-ce point des ossements humains ?

— Cela y ressemble.

— Ce sont des squelettes.

— Quelques restes de pillage.

— Ou de nègres assassinés par des bandits.

— Approchons-nous.

— La curiosité seule vous fait agir, von Ruff.

— Non, c'est un sentiment nouveau ; je suis attiré vers ces débris humains par une force surnaturelle.

— La curiosité, qui donne le désir de savoir.

— Non, non. J'ai vu mille fois des ossements, des squelettes, j'en ai manié, brisé, étudié par centaines ; l'os m'est parfaitement connu et ne me procure aucune émotion ; mais ces charpentes humaines m'attirent au point de braver la mort pour m'en approcher.

— Caprice ! dit Paul.

— Allons-y, fit Criquet, ça fera passer le temps.

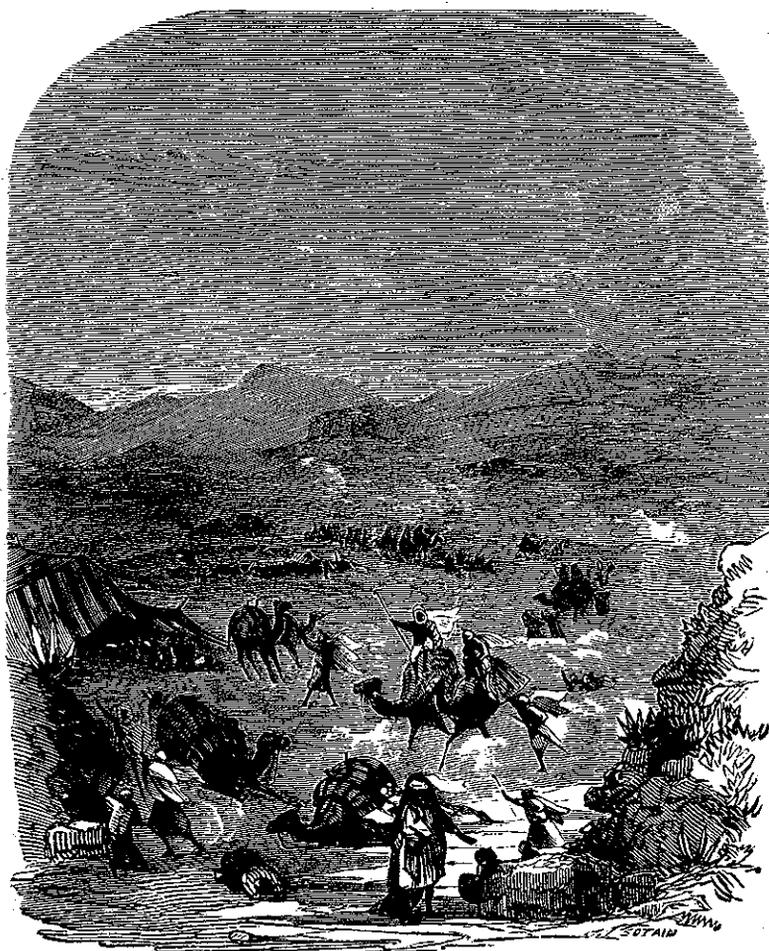
Henri se taisait, mais il suivait von Ruff, qui se dirigeait vers les squelettes.

— Oh, messieurs, exclama le savant après un instant, d'examen ceci a été un blanc !

— Un blanc ! s'écrièrent ensemble les compagnons du savant.

— Un blanc, répétait von Ruff dont le regard avait une fixité étrange.

- Et ces cinq squelettes ? demanda Criquet.
- Des nègres, répondit von Ruff.
- Il y a eu combat, voyez ce crâne brisé, ces côtes broyées.
- Et cette carabine à éléphant, ajouta Paul.



LES NÉGRIERS ! FIT HENRI (P. 140.)

— Et cette boîte encore, observa Henri. Que contient-elle ? Elle est hermétiquement fermée, elle est de fer-blanc, brisons-la. Des munitions, des feux de Bengale, dit-il après l'avoir ouverte.

— Des feux de Bengale et des munitions de guerre. Ce fusil provient de Paris, dit Paul. Voyez cette marque déjà à moitié effacée : « Paris ..... tinel ».

— Quel nom pouvait avoir ce blanc ? quelle pouvait être sa nationalité ? demanda von Ruff.

— Ce n'était point un négrier, prononça Henri. Un négrier ne voyage jamais seul. Il n'est point mort parmi ses compagnons, ils l'eussent au moins désarmé. L'homme qui est mort ici voyageait seul ou accompagné de serviteurs, de ces nègres sans doute. Ces morts sont restés inconnus, le combat qui s'est livré ici n'a eu d'autres témoins que les combattants.

— Évidemment, continua Paul, des nègres traîtres auront surpris le malheureux voyageur et l'auront tué ; lui blessé, mourant, aura fait usage de ses armes.

— D'un revolver, dit von Ruff ; voici sur ce crâne, sur cette côte de nègre, la trace évidente d'une balle de petit calibre, de revolver.

— Que voilà, fit Criquet en ramassant l'arme presque enterrée par les piétinements des carnassiers qui avaient dévoré le voyageur. Le crâne du blanc a été fracassé par des coups de masse.

— Oh ! pauvre explorateur ! Qui es-tu ? s'écria Henri.

— Chapeau bas, messieurs, s'écria von Ruff en se découvrant respectueusement. Martyr de la science, devant ton squelette mutilé, je marque d'une croix la page qui t'appartient au livre d'or de la civilisation. Hélas ! elle restera blanche ! cette page qui devait contenir le récit de tes exploits !

— Cet homme, prononça lentement Henri, a quitté parents, amis, fiancée peut-être. Il n'avait ni canons ni armée ; il allait seul. Il ne voulait ni tuer les hommes, ni démolir leurs villes, il apportait la paix, le travail, le bien-être, le bonheur. Il ne cherchait pas la gloriole militaire des césars, il apportait la civilisation. Il voulait dire au monde civilisé : là-bas, dans des pays inconnus encore, reposent des fortunes, des champs immenses, qui demandent des bras ; allez, peuples pauvres, qui cherchez du travail, allez, un monde nouveau vous est ouvert. C'était un héros.

— Il était brave, s'écria Paul, il ne craignait ni les fauves, ni les sauvages ; il ne redoutait ni la fatigue, ni la faim, ni la soif. Son courage était celui d'une âme supérieure que rien ne peut abattre.

— C'était un fou, exclama Criquet, un fou à lier, et son œuvre était une bêtise colossale.

— Criquet !

— Hé oui, reprit notre ami avec un rictus amer ; depuis Colomb, c'est le mot dont on se sert pour qualifier les explorateurs résolus.

Se sacrifier comme l'a fait cet homme, c'est mettre à ses trousses l'innombrable séquelle des ignorés, des envieux, des paresseux, des inutiles. Conquérir pacifiquement un monde ! n'est-ce pas faire injure à toutes les statues des sabreurs qui narguent l'humanité ? Ce héros était fou, vous dis-je. Il est heureux qu'il soit mort ici, on l'eût enfermé comme tant d'autres inventeurs ou explorateurs, s'il en était revenu. Des conquêtes pacifiques ! Oh ! cette énormité !

— Criquet, vous dites vrai mon ami. On lui eût reproché, à cet homme, de n'avoir donné au monde qu'un continent inexploré, on lui eût demandé d'éclairer, de moraliser, d'instruire cet immense pays avant d'en annoncer la découverte.

— Avant de la lancer dans le commerce, quoi ! ricana Criquet d'un ton mordant.

— Votre phrase, toute sarcastique qu'elle soit, rend bien ma pensée.

— Il en est de cela comme de tout ; ne prenons pour exemple que les chemins de fer, que le canal de Lesseps. Y en a-t-il eu des savants, des fabricants, des gouvernants, des trafiquants et des ignorants pour nier la possibilité et l'importance des lignes ferrées, ou pour paralyser la pioche et la sonde de notre immortel ingénieur !

— Oui, c'est vrai, dit Paul, et l'on regrette maintenant de n'avoir pas un chemin de fer dans chaque sentier, une mer dans chaque désert.

— Messieurs, dit tout à coup von Ruff, nous avons un devoir à remplir envers ce glorieux mort. Inhumons-le !

— A l'œuvre tous !

Peu d'instants après, une fosse s'ouvrait à côté du squelette ; elle était assez spacieuse pour le contenir.

Les restes du martyr y furent déposés avec respect.

Paul avait gravé à l'aide de son couteau, sur l'écorce d'un arbre voisin, l'épithaphe suivante :

CI-GÎT

UN HÉROS INCONNU,

EXPLORATEUR EUROPÉEN

Avant que la fosse fût comblée, von Ruff prononça ces quelques paroles émues :

« Toi, héros, qui m'écoutes d'un autre monde, permets à un humble penseur de dire adieu à ta dépouille mortelle.

« Je voudrais, pour m'exalter, énumérer tes brillantes qualités, tes exploits, répéter tes paroles, faire connaître tes pensées. Je ne le puis.

Tu restes muet dans ton œuvre. Tu ne voulais pas de gloire tapageuse, tu étais inconnu, tu es resté, toi-même, humble et sublime jusque dans la mort. Noble patriote de cette immense patrie qui est le monde, tu es venu mourir ici pour ton idéal. Ton courage ne sollicitait pas le vain apparat d'un futur triomphe, il n'avait besoin ni du bruit étourdissant du champ de bataille, ni de l'entraînement de l'exemple : tu étais brave parce que ton idée était grandiose, parce que tu étais grand. Héros, je te salue, et je jure sur tes restes de retrouver ton nom, de le proclamer et de le sauver de l'oubli. Adieu, soldat du progrès, adieu, brave et loyal cœur, adieu martyr. »

von Ruff, à ces derniers mots, regardait le ciel avec des yeux pleins de larmes. Il se croyait seul, il murmurait comme en priant :

— Héros ! dis-leur qu'ils te laissent un siège auprès d'eux. Dis-leur que ta place est aussi à l'ombre du majestueux drapeau qu'ils ont fait flotter sur le monde ; dis-leur que tu es mort pour la fraternité, pour la liberté.

« Dis à leurs fils que, comme eux, tu es mort écrasé par le nombre, que tu as été trahi par des infâmes. Répète-leur que le sang qu'ils ont versé pour leur patrie ne l'a pas été vainement ; que leur fille se nomme Vengeance, qu'elle est pleine de force, de grandeur, de majesté ; qu'elle est admirée, secondée, chérie ; qu'elle est promise, fiancée au Peuple. Demande-leur de nous prêter le noble étendard pour le jour des épousailles ; ce sera le voile de l'épouse. Fais-leur savoir que l'époux conviera tous ses frères au banquet. Tu leur diras cela, héros. Ils te croiront ; car, comme eux, tu ne sais pas mentir. Et si tu rencontres ceux qui m'ont connu, si mon frère te demande s'il y a des fleurs sur sa tombe, tu leur diras : « Il n'a su se faire soldat. Sur ton tombeau plane l'ombre du drapeau noir, les fleurs n'y vivent point. La nature refuse de le tapisser, c'est une plaie sur la face de ton pays. » Puis tu lui diras tout bas, à l'oreille : « von Ruff lutte, il étudie avec fanatisme. » Tu leur répéteras mes paroles : « Je veux être savant », pour prouver, qu'ils, eux, tu comprends eux, les autres, ne savent rien ; je veux rétorquer leurs déductions, anéantir leurs preuves. Je veux qu'il ne reste rien de leur prétendue science. J'ai rendu leur Mandolificus ridicule, après avoir prouvé son ignorance, son ineptie. Je me suis fait géographe, pour les dépasser, les annuler. Je me ferai musicien, oui, j'apprendrai la musique. Il ne leur restera rien, rien, pas un atome de gloire scientifique. Qu'ils se fassent marchands de bimboloterie, acrobates de cirque, gendarmes

ou policiers, banquiers, juifs ou les amis du Pape ; qu'ils mendient une croûte de pain, soit ! mais ils n'auront pas un savant. Qu'ils plantent des sabres, qu'ils sèment des obus, nous répandrons la civilisation. Qu'ils bâtissent des donjons et des prisons, nous édifierons des écoles. Qu'ils éloignent les peuples, nous rapprocherons les pays, nous percerons les montagnes, nous immergerons les déserts. Qu'ils musellent la Parole, qu'ils aveuglent la Pensée, qu'ils brisent la Plume, nous ferons un éblouissant foyer de lumière, de liberté. Qu'ils se fassent garder par de compatissants voisins, qu'ils les payent de menaces, que nous importe qu'ils mentent à leurs alliés, qu'ils les asservissent, qu'ils les enferment dans leur inertie peureuse ? Qu'ils n'osent regarder l'avenir qu'appuyés sur de formidables amis, qu'im-



CECI A ÉTÉ UN BLANC ! (P. 144.)

porte encore ? leur corps n'a pas de sang, leur vie est factice, ils tremblent, ils se vident, car ils ne sont gonflés que de vent, comme des outres ou des ballons grotesques.

« Dis, héros ! diras-tu cela à tes frères ? »

Henri, Paul et Criquet demeuraient immobiles et muets. Ces paroles, dites à voix basse, leur semblaient murmurées par un écho lointain. von Ruff revenait à lui. Il était pâle, tremblant.

— Messieurs, dit-il, pardonnez-moi si je pleure. Ces larmes sont indignes de moi, je le confesse et je vous promets de ne plus être faible. Je redeviens l'étudiant, le professeur, votre inhabile compagnon de voyage.

— von Ruff, s'écria Criquet, pardon d'avoir douté de vous, je ne vous comprenais pas, vous êtes trop grand, vous êtes une idée.

— Je suis un vendu.

— Monsieur et cher ami, dit Henri en s'avançant, vous seul parmi nous aviez le droit de toucher à ce mort, à ce héros, à ce martyr de la science. J'ai entendu vos dernières paroles ; j'écoutais l'âme d'une patrie, je n'ai pas de patrie, je suis un souvenir.

— Et moi aussi je n'ai plus de patrie, s'écria Tcherkoff. Elle m'a chassé. Nous sommes frères par l'exil, frères par la pensée. Ici, dans la liberté infinie, nous venons établir la fraternité.

— Votre patrie, ami, a commis des fautes, elle a failli ; mais sa destinée est écrite au livre du Temps. L'histoire l'attend. Elle, jadis si ferme dans ses grandioses idées, elle a aujourd'hui peur d'une pensée. Elle qui fut le berceau de la civilisation, elle craint la liberté. Elle qui peut régénérer le monde, elle a peur du chaud baiser du philosophe, elle reste stérile, elle se fait abîme entre deux continents soudés ; elle se fait muraille entre le fleuve humain qui vient de l'Europe pour aller inonder l'improductive Asie. Elle tolère à ses côtés un passé inerte, et l'avenir la pousse. Qu'elle ouvre ses portes et la civilisation s'y précipitera. Qu'elle dise à ses enfants : « Soyez frères » et ils travailleront pour la famille. Qu'elle brise ses barrières et le monde est à elle, car il sera chez elle. Mais l'avenir est inéluctable, cela sera parce que la Nature elle-même le veut. Les empires, les peuples, suivent les lois des éléments terrestres dont ils sont parties intégrantes. Regardez ce nuage, continua le savant, il est...

Sa phrase mourut dans sa gorge serrée. Ses yeux brillaient d'un éclat fébrile, ses mains tendues en avant montraient les restes d'un drapeau français arboré à la plus haute branche d'un baobab voisin.

Toutes les poitrines se soulevèrent à cette vue.

Une perle brilla sous chaque paupière. Les lèvres tremblèrent sous les vibrations des âmes. Toutes les têtes se découvrirent. Toutes les bouches restèrent muettes.

Tout à coup von Ruff se transfigura, sa haute taille parut grandir encore, sa poitrine se développa, ses yeux lancèrent des éclairs, son visage rayonna. von Ruff eut un mouvement de volcan en éruption, il poussa un puissant cri de patriotisme.

— Victoire ! victoire ! Vive la France !

Il bondissait, il était hors de lui.

— « Amour sacré de la Patrie », commença Henri d'une voix chaude et vibrante.

Mais aussitôt sa voix émue fut couverte par celle de ses compagnons qui, à genoux, répétaient l'hymne sublime.

A la fin de la strophe, von Ruff exultait.

— Oh ! s'écria-t-il d'une voix tonnante, le grand drapeau ! celui de la fraternité, planté dans la liberté ! Flotte drapeau de la France, flotte drapeau du martyr ! Viens ! couvre les esclaves ! Serfs de la terre noire, voyez, dans ces couleurs, c'est écrit :

— Égalité, plus d'esclaves. Oh ! vive la France ! la première toujours ! Oh ! ici, je suis encore Français ! Oh ! Français !

Le patriote s'enivrait de ce mot, de ce souvenir.

— Oh ! s'écria-t-il tout à coup, Rouget de l'Isle ! moi ici ! la *Marseillaise* ! ici pas un Strasbourgeois ! oh !

« Allons, enfants de la Patrie.

« Le jour de gloire est arrivé ! »

L'hymne fut continué, quatre voix vibraient à l'unisson.

Ce n'étaient pas des voix qui retentissaient, c'était le baiser de deux peuples. Ce n'était pas un chant, c'était une prière, un *Te Deum*.

C'était plus que cela encore, c'était la voix de l'avenir qui, de là, allait par-dessus l'Europe avertir l'Asie !

C'était la Civilisation qui menaçait la Barbarie, c'était le bruit des chaînes d'esclavage, qu'un Génie pulvérisait et jetait au vent.

Longtemps les manifestations de joie retentirent, longtemps la chaleur de l'émotion fit oublier le but que poursuivaient les quatre braves. Enfin von Ruff se calma, puis son visage s'assombrit un instant.

— Cela ne suffit pas, dit-il tout à coup, plus encore, plus toujours, à chacun sa tâche, je garde la mienne. Armée, marine, colonie, commerce, banque, science, arts, littérature, tout, tout, que tous soient des combattants à côté de nos soldats.

— Eh ! von Ruff, s'écria Criquet, voulez-vous un de mes noms à la place du vôtre ?

— Non, je garde le mien.

— Il me déplaît, je vous l'ai déjà dit.

— N'importe ! je le garde.

— Mais enfin pourquoi ? vous ne vous fâchez pas quand je vous appelle Herboricus, faites-le passer à l'état officiel.

— Non.

— Quel entêté. Dites-moi au moins pourquoi.

— Je le garde.

— Pourquoi, allons, dites-moi pourquoi.

— Vous le saurez plus tard.

— Mes amis, dit Henri, changeons l'épithète du martyr, ajoutons-y le mot « Français ».

Henri et Criquet comblèrent respectueusement la fosse.

Paul se mit à l'œuvre, il reprit son burin, pendant que von Ruff cherchait si quelque indice ne l'aiderait pas à découvrir l'identité du malheureux explorateur.

Il trouva, piétiné par des bêtes fauves, pourri par l'humidité, quelques fragments de papiers indéchiffrables, des boutons et autres menus objets, tous affirmaient une origine française mais rien qui put donner le moindre indice.

Enfin il fut procédé au partage des dépouilles du mort.

La carabine à éléphant fut donnée à von Ruff; Susse fut chargé de la porter. Les munitions trouvées dans la boîte furent constatées de bonne qualité. Les feux de Bengale intriguèrent fortement les amis. von Ruff finit par déclarer que leur emploi devait être soit un signal, soit un moyen de défense contre les sauvages ou les animaux féroces.

— Ce voyageur ne voulait point tuer, mais épouvanter pour se défendre. Quoi de plus épouvantable que ces feux inconnus ?

— Et peut-être, dit Criquet, avait-il, lui aussi, des secrets et des baguettes magiques. En tout cas, je m'empare de ces bagatelles; on ne sait jamais ce dont on peut avoir besoin.

## XXII

### ENCORE UN NOUVEAU MÉTIER DE CRIQUET

Lorsque les cérémonies de l'inhumation furent terminées, nos amis remarquèrent que l'heure ne leur permettait plus de se remettre en route. Il fut décidé que l'on camperait en cet endroit.

— Décidément, dit Criquet, tout en vaquant aux mille devoirs du soldat de campagne, il faut que j'apprenne à parler nègre.

— A quoi bon? remarqua von Ruff. La langue de votre professeur ne peut vous servir que dans un village.

— Je le sais, mais encore pourrai-je me faire aimer des jeunes filles de cet endroit; ce sera encore une conquête.